

Comment Lacan inventa l'objet petit a

Aussi étrange que cela puisse paraître, malgré le poids, aujourd'hui de dizaines de kilos de gloses lacaniennes, d'introductions à Lacan et autres dictionnaires censés en faciliter l'accès (mais, en fait, brouillant les pistes), à ma connaissance tout au moins, personne n'a encore repéré précisément en quoi a consisté l'invention de l'objet petit a, comment elle fut produite, ni même à quel moment précis elle eut lieu.

Le «veinte» perdu de la parole bouclée

Lacan invente le petit a. Vu son étrangeté, il faut d'abord dire un mot de ce que serait cet objet. A la place des x heures de cours qui s'imposeraient mais qui, s'agissant d'un objet hors le domaine de la marchandise, ne conviennent peut-être pas spécialement, voici un expression susceptible d'indiquer ce dont il s'agit. Elle est en espagnol du Mexique, où l'on dit, assez couramment, souvent comme une exclamation : «*¡ Me cayó el veinte !*». Pour le dire autrement dans la même langue (mais aussi : pour remettre à plus tard la difficile traduction), l'expression correspondrait à quelque chose comme «*Me di cuenta bruscamente*», «je me rendis soudainement compte...», comme dans l'éclair d'une illumination. En Espagne, on dirait «*cai en la cuenta de que...*» où l'on retrouve le verbe *caer*, tomber, de l'expression mexicaine. Dans cet emploi, ce *caer* a des équivalents en français (on «tombe» sur une idée ou une idée vous «tombe» dans la tête) ainsi qu'en allemand (l'*Einfall* freudien associe lui aussi l'idée qui survient et la chute). Un équivalent argentin serait «*Se me prendió el foco*», formule qui a l'avantage de souligner que c'est mon foyer – ma tête, mon cerveau – qui se serait mis à s'enflammer (et non pas moi qui me serais mis à l'allumer – une neutralité qui est plus marquée encore si l'on note que c'est, textuellement, non pas mon foyer mais le foyer qui s'est illuminé... à mon endroit, donc, sous-entendu, le mien). De même, dans «*Me cayó el veinte*», un certain objet, une piécette de vingt centimes, *un centavo de peso*, est tombée «à», c'est-à-dire «de» moi, de ma poche, de mon corps ; c'est elle, la piécette, le sujet grammatical de la phrase, sinon exactement l'agent de l'action. Justement, avec ce «*Me cayó el veinte*», tout se passe comme si la piécette et moi étions pris, chacun à sa façon, dans une même

¹ On ne saurait à ce propos conseiller l'article d'André Green, «L'objet (a) de J. Lacan, sa logique et la théorie freudienne», *Cahiers pour l'analyse*, N° 3, mai 1966. Il s'agit d'un exemple de ce qui s'est beaucoup fait depuis : paraphraser un frayage dont une des caractéristiques stylistiques maintenant démontrées est qu'il ne supporte pas la paraphrase, qu'il s'y absente comme tel.

² Un grand merci à Marcelo Pasternac qui, consulté, m'a donné les indications ci-dessus reprises.

action, une action telle qu'il n'y aurait pas même lieu d'en préciser l'agent³. Tant et si bien que je ne crois pas fausse ni même abusive la relative méprise dans laquelle je tombais lorsque l'on me dit cette expression pour la première fois, une de ces intéressantes méprises dues à cette infamiliarité (*Unheimlichkeit*) que l'on peut avoir dans une langue étrangère et néanmoins fréquentée. J'entendais en effet, d'ailleurs sans doute aidé par le contexte, quelque chose comme «Je me suis fait remonter les bretelles», ou «Je me suis fait moucher», ou «... river mon clou». Il s'agirait plus exactement de quelque chose comme : «Eureka !», ou : «Mais oui, bien sûr, c'est ça !» ; et l'on imagine sans peine un Champollion mexicain crier de joie, à l'instant où il sut avoir déchiffré les hiéroglyphes : «*Me cayó el veinte*». Le *misunderstanding* accentuait la part de l'Autre dans la parole, tendait même à faire de cet Autre sinon l'agent du moins l'instrument de l'action, du bouclage de la parole, de la parole... à proprement parler... résolue ; mais le seul fait que, dans l'expression «moi» ne soit que quelqu'un à qui il arrive quelque chose – la piécette tombe de moi – suffit à marquer qu'en fin de compte, n'en déplaise à une linguistique aussi indigente que sommaire, il n'y a pas de «je» maître de la parole⁴, que c'est au contraire la parole qui, elle-même, d'elle-même, se boucle – ou ne se boucle pas, auquel cas «je» peut encore s'illusionner d'en avoir la maîtrise.

Notons ici que la sexualité est, elle aussi, pronominalement au neutre. Il est intempestif, à propos de l'acte sexuel de dire «“je” jouis», ou même «“je” fais l'amour». La jouissance corporelle en question n'a semble-t-il pas grand chose à faire avec un «je», comme nous l'enseigne le fait que les déboires de cette sexualité – impuissance, frigidité et tutti quanti – sont pour une part liés à l'illusion sinon à la croyance que «je» baise ; ils viennent indiquer, dans le réel du symptôme, que tel n'est précisément pas le cas.

S'agissant de la neutralité de la parole, l'on ne peut, bien sûr, manquer de convoquer Michel Foucault citant le fameux «Qu'importe qui parle ?» de Beckett au tout début, puis à l'ultime fin de sa conférence «Qu'est-ce qu'un auteur ?».

Mais comment sont liés, ou déliés, la parole ainsi mise à sa place et cet objet, dont il est question dans «*Me cayó el veinte*» ? Pour répondre, questionnons : d'où vient cette formule qui, littéralement, se lirait : «le vingt (m') est tombé !» ? Eh bien non, ce n'est pas une histoire de roulette, où le joueur gagne trente six fois sa mise quand il a joué le 20 et que le 20... tombe ; ça n'est pas à un profit qu'est liée la parole qui se boucle, mais une perte, à un tomber, comme déjà l'a manifesté notre petite enquête translangue. Il s'agit d'une histoire de cabines téléphoniques, lesquelles, au Mexique, avant que les cartes téléphoniques ou de crédit ne soient silencieusement, insidieusement, régulièrement et obstinément mangées par les machines, marchaient avec une pièce de vingt *centavos*, centimes de peso. Une somme non négligeable pour certains de ceux qui téléphonaient de là et qui ne disposaient pas de téléphones privés. Celui qui faisait ainsi appel devait donc mettre ces vingt centimes dans la

³ De même que le parler populaire que nous analysons ci-dessus, l'«on dit» de Marguerite Duras, forme achevée de la subjectivation, inflige une rude et définitive correction aux remarques d'un Martin Heidegger selon lesquelles le «on», en tant que n'étant «pas moi», est la figure même de l'inauthentique.

⁴ Un linguiste nous en propose la plus radicale démonstration : Jean-Claude Milner, «Le matériel de l'oubli», in *Usages de l'oubli*, Paris, Seuil, 1988.

⁵ Michel Foucault, «Qu'est-ce qu'un auteur ?», *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1969, version reprise dans *Littoral* N° 9, la discursivité, Toulouse, ERES, 1983. On trouvera une version critique de ce texte (comportant les modifications apportées par la version de l'université de Buffalo) dans *Dits et écrits*, T. I, Paris, Gallimard, 1994, p. 789-821.

boîte, puis composer le numéro demandé. A l'instant où l'interlocuteur décrochait, un bruit caractéristique annonçait au parlant que la machine avait bel et bien avalé ses vingt centimes. Ce pouvait être comme la fin d'une sorte de fol espoir : «Et si j'allais récupérer mes vingt centimes, plutôt que de (me) les voir bouffés ?». Eh bien non, dès lors que s'engage la conversation, c'est fini, c'est perdu, «*me cayó el veinte* ». Remarquablement, la signification de l'expression place cette chute à la fin de l'acte de parole : un «eureka», un brusque «se rendre compte que (ou de ce que)» est une conclusion, est non pas une question mais un terme mis à une question. L'expression opère donc un court circuit puisque cet objet qui est perdu au début, à l'instant où la parole s'engage, l'est aussi à la fin, au moment de l'eureka, de l'accord, de la chute finale de la tension.

Tel est l'objet petit a de Lacan, un objet d'emblée perdu dont toute parole qui se boucle réalise la perte. «Tout est cuit – dit l'indianiste Charles Malamoud à propos de la pensée qu'il étudie – il ne s'agit que de recuire»⁶.

Que Lacan ait produit cet objet, personne ne le conteste.

L'invention de l'objet petit a

Le moment de cette invention n'est pas n'importe lequel. Comme pour bon nombre de véritables innovations théoriques, celle-ci se produit sur fond d'affolement. Le nord est perdu, ceci jusqu'aux fondements de la problématique, qui paraissent bien, eux aussi, vaciller. Tout ça, dans... *L'Angoisse* (séminaire 1962-63). Tant et si bien que, s'il n'y avait à garder en tout et pour tout qu'une seule séance des séminaires de Lacan, il faudrait, à mon avis, conserver celle-ci, du 9 janvier 1963, y compris le passage à l'acte de Lacan (comme on doit bien le désigner) dont la sténotypie enregistre la trace au sein de pages aussi indispensables que mal fagotées, bourrées de ratures, de soulignages intempestifs, de corrections manuelles faites par Lacan, de commentaires d'élèves, de fautes diverses. S'il fallait, dans ces pages, réduire encore le matériel à deux ou trois lignes, alors nous choisirions celles-ci, qui marquent rien de moins que le pas le plus important franchi par Lacan depuis l'invention du ternaire symbolique imaginaire réel en 1953⁷. L'invention de petit a a lieu dix ans plus tard, et ça fait, maintenant trente cinq ans que la chose s'est produite.

I En crise

Pour la présenter, partons donc de l'affolement, du vacillement du frayage de Lacan. La crise est situable non dans tel ou tel des recoins de son enseignement mais le concerne dans son ensemble. Il y en a plusieurs signes patents, dans *L'Angoisse*.

— Restait ambigu, dans les formules par lesquelles Lacan tentait à l'époque d'écrire la division du sujet, le terme d'«autre», tantôt objet, reste de la division du sujet, tantôt image, l'autre du miroir. Cette ambiguïté fut telle que Lacan lui-même ne recula pas, contre sa

⁶ Charles Malamoud, *Cuire le monde, Rite et pensée dans l'Inde ancienne*, Paris, La découverte, 1989, p. 65.

⁷ Sur le caractère nodal de l'invention du ternaire symbolique imaginaire réel, ainsi que sur les limites de cette invention, limites que Lacan explora lui-même lors de ses ultimes frayages, je me permets de renvoyer le lecteur de ces lignes à mon livre *Freud, et puis Lacan*, Paris, EPEL, 1993.

propre algèbre, contre le graphe, à écrire i(a) l'objet du fantasme, celui avec lequel le sujet barré entretient un rapport de poinçon.

— Autre signe de la grave crise que subit le frayage de Lacan en cette fin d'année 1962 : notre impuissance à trancher, aujourd'hui encore, dans la transcription de ce séminaire, en maintes occurrences, entre «Autre» et «autre». Pour un établissement critique de ces passages, sans doute vaudrait-il mieux aujourd'hui, plutôt que de forcer les choses là où les solutions se dérobent, se décider à écrire en français avec un mot inventé – tel le mot «otre» qui a pour lui l'avantage d'une stricte homophonie – cette impossibilité de distinguer petit et grand otre, une impossibilité qui marque les limites d'une distinction conceptuelle s'avérant ainsi subir une rude contestation.

Eh bien, à partir de ce 9 janvier 1963... terminé. Petit a, comme objet, n'aura plus rien à voir avec le petit autre. Tel est le pas majeur, décisif, crucial. Il tient en une phrase très simple, aux conséquences immédiates, nombreuses, explicites, capitales elles aussi du coup, et parfaitement repérables dans leur statut de conséquence, comme nous le verrons dans une ultime partie de cette présentation.

Lacan, au début de cette séance, en vient très rapidement à rappeler sa thèse, celle selon laquelle l'angoisse est un moment où l'objet petit a vient dans l'*Heim*, dans «la maison de l'homme», lieu d'une absence dont la place est marquée, sur le schéma du bouquet renversé, par col du vase au lieu de l'Autre, c'est-à-dire dans le miroir-plan de l'Autre. Cette théorie de l'angoisse se vérifie cliniquement notamment avec la fine remarque que ça n'est pas l'absence du sein qui angoisse mais sa présence bouchant le trou de l'*Heim* dans l'Autre, et de même pour le regard, la voix, etc. Lacan parle alors, textuellement, de :

[...] quelque chose que je désignerai d'emblée d'abord par la lettre (a), que vous voyez ici trôner au dessus du profil du vase.¹⁰

Ce «d'emblée» apparaît pour le moins étrange... D'une part cette désignation ne date pas de ce jour-là, d'autre part elle annonce la phrase décisive que je suis donc en train, ici, d'amener pas à pas.

Il faut ainsi (faussement) littéraliser «d'emblée» parce qu'il y a quelque chose qui ne tient pas, ou plus, dans la construction même de Lacan. Quoi ? De quelle antinomie de la raison ternaire (S.I.R.) relevaient les signes que nous venons de repérer ? De celle-ci : il est devenu impossible de persister à appeler «petit autre» 1/ le vase dans l'Autre et 2/ le bouquet de fleurs qui vient dans l'encolure du vase, l'objet dont la présence dans l'*Heim* provoque l'angoisse. C'est d'autant plus difficile que Lacan a justement repéré, *via* Karl Abraham, ceci dès le séminaire *Le transfert...*, que cet objet partiel est précisément un reste qui échappe au jeu de la libido réversible entre i(a) et i'(a). Hormis dans la confusion la plus grande, la lettre «a» ne peut donc désigner à la fois, dans son algèbre, l'autre et ce qui, essentiellement, échappe à l'autre – même si l'autre peut se trouver l'avoir dans le col.

⁸ Jacques Lacan, *L'angoisse*, séminaire inédit, séance du 5 décembre 1962.

⁹ On en trouve une présentation dans le texte «Remarque sur le rapport de Daniel Lagache», Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. Lisant ce texte, il est important de ne pas négliger que la reprise du schéma optique dans *L'angoisse* est précisément en train périmer certains points majeurs présents au tout début des années 1960.

¹⁰ Jacques Lacan, *L'Angoisse*, p. 3 de la séance du 9 janvier 1963.

Un facteur positif essentiel, qui va décisivement contribuer à lever enfin cette ambiguïté, vient de la topologie, science non (géo)métrique des surfaces. Depuis le séminaire *L'identification*, l'année précédant *L'Angoisse*, Lacan sait distinguer deux sortes différentes d'objets, les objets spéculaires (ils ont une image dans le miroir) et ceux qui ne le sont pas. De là à mettre en rapport ces deux sortes d'objets avec les deux petits autres qui, jusque là, sont non pas «confondus» mais, dans leur non-distinction terminologique, maintenus entre eux dans un lien demeurant confus, il n'y a qu'un pas qui sera justement définitivement bouclé ce 9 janvier 1963. Il s'agit justement du même pas par lequel Lacan invente l'objet petit a (sa plus importante invention, dira-t-il plus tard). Mais l'important est aussi de savoir comment, ce jour-là, il l'invente.

Nous avons noté un premier point d'affolement de l'algèbre lacanienne, lisible sur le schéma du bouquet renversé. Il y en a un second, il y a une seconde incidence de ces deux petits autres, non moins affolante, cette fois sur le graphe¹¹. On ne peut en aucune façon rabattre l'un sur l'autre deux étages que justement le graphe distingue comme relevant respectivement du symbolique et de l'imaginaire (l'étage du milieu et celui du dessus). Or, si l'on inscrit $i(a)$ à la place du «petit a» du fantasme, alors que $i(a)$ est comme il se doit localisé à l'étage imaginaire, on annule le déploiement de ces deux étages, ce qui met le graphe par terre, ce qui détruit, du même coup, la distinction paradigmatique du symbolique et de l'imaginaire. Lacan a eu beau le faire dans une séance précédente¹², il ne peut plus méconnaître que ça ne va pas.

Voici donc deux mathèmes majeurs, le graphe et le schéma du bouquet renversé, bien mal en point. Lacan a donc explicitement dans l'idée qu'il va lui falloir revoir sa copie. Et d'ailleurs, depuis quelques semaines, on le tarabuste. Par exemple le 28 novembre 1962 il commence sa séance par dire qu'on le presse de mieux articuler le «Stade du miroir» et le «Rapport de Rome», autant dire, dans l'esprit quelque peu simplificateur de ceux qui le questionnent, l'imaginaire et le symbolique. Voici donc le texte du 9 janvier :

Il est clair que ceci [*entendez : les problèmes qui viennent d'être rappelés*] suppose un pas de plus dans la situation de précision de ce que nous entendons par cet objet (a). Je veux dire, cet objet, nous le désignons par (a) justement [*entendez un écho de la remarque qui vient d'être faite sur la lettre a*]. Je remarque que cette notation algébrique a sa fonction.

Voilà ! Tout est dit. Cette dernière phrase, si simple, est le point pivot après dix années d'enseignement appuyé sur SIR, pour tout ce qui sera la suite de cet enseignement.

Le pas décisif

Certes, la phrase peut paraître à la fois trop simple et opaque, même à ceux qui se souviennent peut-être que, dans *Lettre pour lettre*, à propos de Hans, j'ai dû souligner que, selon Lacan étudiant ce cas historique, la formalisation est la chose cliniquement décisive¹³. Suivons donc l'explication que donne Lacan de cette ultime remarque. Il s'agit la suite immédiate du texte cité :

¹¹ Cf. entre autres textes présentant ce graphe, «Subversion du sujet et dialectique du désir», *Ecrits, op. cit.*

¹² *Ibid.*, p. 17 de la séance du 21 novembre 1962.

¹³ Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, Toulouse, Erès, 1984, p. 106.

Elle est [*la notation algébrique*] comme un fil destiné à nous permettre d'en reconnaître, sous les diverses incidences où il nous apparaît, l'identité. Sa notation est algébrique : (a) ; justement pour répondre à cette fin de repérage pur [je souligne] de l'identité, ayant été déjà posé par nous que le repérage par un mot, par un signifiant, est toujours, et ne saurait être que métaphorique, c'est-à-dire laissant en quelque sorte, en dehors de la signification induite par son introduction, la fonction du signifiant lui-même.

L'assertion selon laquelle la lettre «a» est de l'algèbre réalise donc – ne reculons pas devant le mot – une épuration. L'invocation de la métaphore vient ici marquer la distance existante entre le mot et la chose, le fait que le langage, comme l'a définitivement établi Ferdinand de Saussure, n'est pas une nomenclature. Dans le pas qui est ici franchi, il ne s'agit pas de mettre un terme à cette irrémédiable distance entre mots et choses ; bien au contraire, il va s'agir de l'entériner, de la verrouiller. Comment ? En laissant tomber radicalement la valeur métaphorique de la lettre «a», c'est-à-dire le renvoi de cette lettre au petit autre. Autrement dit, en remarquant que petit a est de l'algèbre, Lacan opère une coupure, un clivage entre la signification de cette lettre (son renvoi métonymique au petit autre spéculaire, la lettre «a» étant la première du mot «autre») et sa fonction de désignation (de l'objet non spécularisable). Il y a clivage entre la signification du signifiant et la fonction du signifiant comme tel. Le signifiant constitue bien, en le désignant, un objet dans son identité, mais au prix de devoir ne plus rien signifier du tout.

Comme pour enfoncer son clou, Lacan ajoute (ce sera la fin de nos citations) :

Le terme bon, s'il engendre la signification du bon, n'est pas bon par lui-même et loin de là, car il engendre, et du même coup, le mal.

A vrai dire, cette dernière phrase est une de celles où Lacan a corrigé la sténotypiste. Laquelle avait écrit :

Le terme pont, s'il engendre la signification du pont, n'est pas pont par lui-même et loin de là, car il engendre, et du même coup, [virgule, ou point, et plus rien]

Comme la phrase de la sténotypie n'est semble-t-il pas achevée, Lacan y ajoutant «le mal» de sa blanche main, comme en outre il est peu probable que Lacan ait dit «n'est pas pont par lui-même»¹⁴, ce qui sonne mal en français (on attend, malgré son «gongorisme», «n'est pas un pont par lui-même»), alors que le «n'est pas bon» ne heurte pas l'oreille, je propose de mettre au compte de la sténotypiste l'apparition de ce «pont» (s'il est vrai qu'on doit ainsi lire les lettres raturées par l'écriture manuscrite de «bon»). Ceci, certes, ne nous tient pas quitte avec cette rature. Mais, pour l'instant, il nous suffira de traiter le terme «autre» comme le sont ici ce «pont» ou ce «bon» pour conclure que, de même que le terme «bon» n'est pas bon (ni le terme «pont» un pont), de même la lettre «a» n'est pas autre.

Voici donc la coupure constituante de l'objet petit a comme tel.

Et Lacan de joindre le geste à la parole et à l'écriture. Le cross-cap, plus précisément l'inscription, la réalisation d'une certaine coupure sur cet objet lui ayant permis d'y isoler l'objet petit a, voici Lacan donnant à ses auditeurs cet objet petit a réalisé en carton. La formule de ce don est d'ailleurs on ne peut plus «surréaliste». Il leur dit, en son passage à l'acte :

¹⁴ On attendrai : «n'est pas un pont par lui-même», ou mieux : «n'est pas par lui-même un pont.

La partie résiduelle, la voici. Je l'ai construite pour vous, je la fais circuler. Elle a son petit intérêt parce que, laissez-moi vous le dire, ceci, c'est (a). Je vous le donne comme une hostie, car vous vous en servirez par la suite. Petit a c'est fait comme ça.¹⁵

Ce passage à l'acte est important. Il fait partie de l'invention de l'objet petit a. Mais comment ? Mais pourquoi est-il comme appelé par l'algébrique invention ? Pourquoi, en tout cas, va-t-il avec ?

Résumons, ou condensons le propos : une coupure, produite par un signifiant pur, est elle-même constituante de l'objet petit a en tant que déchet, qu'objet chu, séparé, perdu. Nous évoquons l'invention du ternaire SIR ; on le voit, en juillet 1953, la production de l'objet petit a la redouble et donc la confirme. Il faut en effet que le symbolique soit distinct de l'imaginaire, pour que ce signifiant, défini bien plus drastiquement que celui des linguistes, intervienne comme coupure.

La littéralisation, la formalisation est donc le pas décisif. Lacan, dans son interprétation du rêve de l'injection faite à Irma, donne cette même fonction à la formule chimique¹⁶. Ce trait est donc trois fois majeur : dans l'invention de l'analyse (ce rêve est dit inaugural par Freud lui-même), dans celle d'RSI et dans celle de l'objet petit a.

Il reste un reste de cette production formelle d'un reste. Le passage à l'acte est l'indice d'emblée présent qu'un autre mode de la transmission est en jeu que celui, purement formel, des sciences exactes. Encore que dans les sciences exactes aussi, Lacan le notait, on ne saurait se passer absolument de la parole pour présenter les jeux purement formels des petites lettres.

Conséquences

Il y aurait quatre inventions majeures de Lacan, pas une de plus. Quatre pas décisifs, ce qui est beaucoup pour un «doctrinaire» (il se qualifia ainsi lui-même), comme l'indique déjà qu'il n'y en eut, en tout et pour tout, que deux chez Bouddha :

1/ la découverte que le désir provoquant la souffrance, pour en finir avec celle-ci, il fallait renoncer à celui-là,

2/ la découverte de la voie moyenne (refus de l'ascétisme strict).

Chez Lacan, les quatre pas auraient été les suivants (tous datables quasi à la seconde près) :

1/ L'invention du stade du miroir (1936)

2/ L'invention du ternaire SIR (8 juillet 1953)

3/ L'invention de l'objet petit a (9 janvier 1963), disparate par rapport aux trois autres, en tant que conséquence de chiffrages bien qu'étant elle-même un chiffrage

4/ L'invention de la chaîne borroméenne (1974).

¹⁵ J. Lacan, *L'Angoisse*, p. 29 de la séance du 9 janvier 1963.

¹⁶ Jean Allouch, *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1995, p. 102 sq.

Mentionnons maintenant un certain nombre des suites immédiates de l'invention de l'objet petit a, car ces suites sont autant d'indices qu'un événement théorique majeur a bien eu lieu ce 9 janvier 1963. Ajoutées les unes aux autres, ces conséquences font preuve de l'existence de l'événement en question, un peu comme on a prouvé l'existence de Dieu par l'incompréhensible présence de l'idée d'infini dans l'esprit humain, c'est-à-dire borné : il fallait bien qu'existe un être lui-même infini pour avoir mis cette idée d'infini dans un tel esprit limité.

I Conséquence sur le deuil

Le 23 janvier 1963, le séminaire s'engage dans une reformulation de la problématique du deuil qui montre qu'il y a un avant et un après le 9 janvier 1963. Du deuil, en effet, il a été question le 28 novembre précédent. Qu'en disait alors Lacan ? Il situait l'«identification régressive» du deuil décrite par Freud (tout au moins, présentée comme telle par Lacan), comme étant l'identification à l'objet : exemplairement, celle d'Hamlet à Ophélie. Voyant Ophélie sacrifiée, morte, Hamlet entre dans une «fureur de l'âme féminine». Dans cette fureur, Hamlet accepte tout, y compris de lutter contre sa propre image spéculaire, à savoir Lærte.

Nous avons ici la distance, la différence qu'il y a entre deux sortes d'identifications imaginaires, celle au (a) i(a), image spéculaire telle qu'elle nous est donnée au moment de la scène sur la scène [*Lacan a en effet peu avant identifié comme étant Hamlet Lucianus, le criminel de la pièce*], celle plus mystérieuse, dont l'énigme commence d'être là développée, à quelque chose d'autre, l'objet, l'objet du désir comme tel [...] [*entendez : Ophélie*]. [*cet objet*] est réintégré sur la scène par la voie de l'identification justement, dans la mesure où, comme objet, il vient à disparaître [...] c'est par cette voie que se place le retour d'Hamlet [...]¹⁷

On peut s'en douter, cette distinction de «deux sortes d'identifications imaginaires» apparaît des plus problématiques après le 9 janvier 1963, puisque seul un objet énantiomorphe¹⁸ peut se prêter à une telle identification et que l'objet petit a, lui, tel que le réalise la topologie, n'offre pas cette possibilité. On peut donc s'attendre à un effectif et notable changement de paysage théorique entre ce 28 novembre 1962 et le 23 janvier 1963. Et en effet :

— En novembre, sous un mode qui reste flou, petit a est en jeu dans l'identification imaginaire au Lucianus (*Hamlet* III, 2, 120 et sq.) de la pantomime (l'hésitation «(a)/i(a)», dont on ne sait si elle est de Lacan ou de la sténotypiste, est, en tout état de cause, significative). Tant et si bien que, relevant du même flou sur ce qu'il faut entendre par petit a (image ou objet ?), Lacan distingue alors fort mal de cette identification une autre identification, elle aussi imaginaire, qu'il dit aussi lui-même être mystérieuse, énigmatique, à Ophélie perdue.

— Le 23 janvier (attention, l'écart doctrinal reste mince, même s'il est clair et distinct), il ne s'agit plus de deux identifications imaginaires mais du mouvement régressif qui, dans le deuil, fait virer l'amour en identification¹⁹. Or, dans l'amour, la fonction de l'objet petit a, sous

¹⁷ Jacques Lacan, *L'Angoisse*, séance du 28 novembre 1962, p. 17-18 de la séance).

¹⁸ «On dit que deux figures asymétriques qui sont images l'une de l'autre dans un miroir sont «enantiomorphes"», Martin Gardner, *L'univers ambidextre, les miroirs de l'espace-temps*, Paris, Seuil, 1985.

¹⁹ Ce même problème sera encore traité le 30 janvier 1963 (p. 21-22 de la séance) : «Nous sommes en deuil de quelqu'un dont nous pouvons nous dire : "J'étais son manque" [...] nous ne savions pas que nous remplissions cette fonction d'être à la place de son manque. Ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas ; et quand ce que nous n'avons pas nous revient, il y a régression assurément [*concession à*

son nom d'*agalma*, fut isolée par Lacan, ceci peu avant *L'Angoisse*, dans le séminaire *Le transfert...* : «on est amant avec ce qu'on n'a pas»²⁰. Si «ce qu'on n'a pas» est aussi «ce qu'on n'a plus», pour autant qu'on aura basculé d'une position d'*éromène* à une position d'*éraste*²¹ (justement en ayant perdu cet *agalma*), alors l'identification à l'objet perdu du deuil freudien s'explique : elle est une identification qui, par voie régressive, retrouverait l'objet qu'on n'a plus. Mais si cet objet est bien petit a, et non pas le petit autre, cette identification sera «à l'être» de cet objet, non pas à l'image de l'autre comme objet perdu. Et Lacan de mettre les points sur les i (la remarque concerne le cas de l'endeuillé s'identifiant régressivement) :

Dans cette régression, où (a) reste ce qu'il est, instrument, c'est avec ce qu'on est qu'on peut, si je puis dire, avoir ou pas.

On est amant avec cet instrument : un petit a perdu, trouvé dans l'autre comme Alcibiade le localisait en Socrate. L'identification régressive de deuil garde à ce petit a sa fonction d'instrument. Mais cet instrument est devenu l'être du sujet alors qu'il était son manque à être²².

On voit donc, à cet endroit du deuil, à quel point fut capitale la distinction topologique de deux sortes d'objets, et notamment comment elle lève certaines fâcheuses ambiguïtés de la séance du 28 novembre concernant le deuil.

Ce virage concernant l'identification régressive du deuil va d'ailleurs de pair avec un autre et non moins crucial changement, que l'on se limitera, ici, à noter sans le commenter. En novembre 1862, l'objet du désir était Ophélie, prise en tant qu'objet vers lequel se dirigeait le désir, comme objet de «l'intention désirante» – dirons-nous juste le temps de nous faire entendre –, autrement dit comme objet phénoménologique, comme objet en avant du désir ; en janvier 1963, il s'agira, dans l'identification régressive, de l'objet cause du désir, de l'objet en arrière du désir, de l'objet qui, en tant que manquant, fait désirer et non pas qu'on désire.

II Conséquence sur l'autoérotisme

Autre indice majeur du changement qui s'est opéré par la coupure instauratrice de l'objet petit a : va aussitôt suivre ces remarques sur le deuil, ce 23 janvier, une définition lacanienne absolument inédite de l'autoérotisme. L'autoérotisme est «désordre des petits a», c'est-à-dire «manque de soi» ; ce soi, en effet, sera donné avec l'identification imaginaire du stade du miroir, identification qui doit la prégnance constituante de l'image à petit a. (Lacan ne dit pas

Freud ?], et en même temps révélation de ce en quoi nous avons manqué à la personne pour représenter ce manque. Mais ici, en raison du caractère irréductible de la méconnaissance concernant ce manque, cette méconnaissance simplement se renverse <c'est> à savoir, que cette fonction que nous avons d'être son manque, nous croyons pouvoir la traduire maintenant en ceci que nous lui avons manqué, alors que c'était justement en cela que nous lui étions précieux et indispensable».

²⁰ *Ibid.*, séance du 23 janvier 1963, p. 8 de la séance. Les citations suivantes sont juste connexes à celle-ci.

²¹ On consultera avec grand profit, sur ce couple amoureux, le livre de Claude Calame *L'Éros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996.

²² Cette analyse confirme la remarque de mon étude de *l'Érotique du deuil* selon laquelle le deuil fait de l'endeuillé sauvagement un *éraste* – tandis que l'identification régressive l'établirait ou le rétablirait comme *éromène*. Elle aurait, par là, un effet apaisant, elle réaliserait, fut-ce dans une illusion, que l'endeuillé n'a pas tout perdu, puisqu'il récupérerait non pas l'objet perdu qui l'endeuille mais l'objet dont la perte le faisait amant de cet objet qu'il a perdu

que l'autoérotisme tel qu'il vient de le repositionner ne mérite plus guère son nom, étant bien plutôt un alloérotisme — sans doute jugeait-il introduire assez de «remue-méninge» sans, en plus, heurter de front les croyants et les mordus de Freud).

Entrevoit-on l'importance de ce qui se joue là ? Une telle paradoxale définition de l'autoérotisme est impensable dans le cadre de la doctrine freudienne. Celle-ci, en effet, se donne au départ, comme axiomatiquement, l'existence d'un sujet psychologique, ou d'un appareil psychique. Ce n'est donc pas seulement la conception d'un sujet psychologique qui ici saute, c'est aussi le fait qu'à ce sujet psychologique on a donné valeur, statut d'axiome posant une existence : il existe un tel sujet.

Via la mise en place du ternaire SIR en 1953 et maintenant l'invention de l'objet petit a, c'est celle du stade du miroir en 1936 qui continue à faire des ravages dans la métapsychologie. Cette subversion de l'idée d'autoérotisme est d'ailleurs aussi (comme les deux inventions que nous venons de rappeler) une conséquence d'un autre abord des psychoses ; celles-ci, en effet, ne s'en laissent guère conter sur ce point d'un sujet psychologique premier et ordonnateur de l'expérience : quand c'est l'autre qui tire les ficelles, comment oser prétendre que le sujet psychologique est premier ?

Mais ce sont aussi les toutes premières conséquences de la naissance de petit a qui nous importent. De fait, certaines des conséquences majeures de cette invention sont déjà là ce 9 janvier 1963, précises, construites, rigoureuses.

Immédiatement après l'invention topo-algébrique de petit a, suit, dans le texte de cette séance, le dégagement d'un champ que l'on peut dire être celui de l'objectalité, différent de celui de l'objectivité scientifique en tant que l'esthétique transcendentale lui aurait donné ses coordonnées. Et l'on ne s'étonnera pas de la mention, ici, par Lacan, de ce qu'il revendique avoir introduit et qu'il appelle alors sa «division» réel, symbolique, imaginaire. Ni non plus du rappel du non moins inaugural stade du miroir.

III De deux sortes bien différentes d'objets

Ayant convoqué ces données basales, Lacan peut prendre appui sur ce que j'appellerai sa «circoncision» de petit a pour, maintenant, clairement distinguer deux sortes d'objets.

C'est ainsi que le mathème $i(a)$ change de valeur dès lors que vont être séparés l'objet petit a, objet sans image spéculaire et le petit autre qui, lui, est à ranger dans la classe des objets énantimorphes. Ainsi le mathème $i(a)$ doit-il désormais être lu autrement, alors même qu'il s'écrit toujours de la même façon. On ne lira plus : **i de (a)** : «image, de l'autre», mais : **i** : «image de l'autre», **de (a)** : «soutenue, dans sa brillance, par l'objet petit a». Cette nouvelle lecture est une autre formulation de l'invention de l'objet petit a.

Les successives répartitions des traits dans l'une et l'autre catégorie d'objet vont quasi d'elles-mêmes, un peu comme, au bridge, l'on peut parfois faire très rapidement toute une série de plis dès lors qu'un pli essentiel a été réussi.

Evidemment, ce sont les situations où il y aurait passage d'un statut à l'autre d'un «même» objet qui retiennent surtout l'intérêt de Lacan, notamment en ce qu'elles confirment, jusque dans leurs bizarreries, qu'il y a bien en effet deux différentes catégories d'objets. Lacan mentionne l'*Unheimlichkeit*, où le regard n'est plus tenu par l'image spéculaire, ou ne se tient

plus dans cette image, moyennant quoi il y a passage de l'image spéculaire à celle du double, avec sentiment d'étrangeté et angoisse.

[...] voilà le point où quelque chose se passe dont je crois que par l'articulation que nous donnons à cette fonction de petit a nous pouvons montrer la généralité, la fonction, la présence, dans tout le champ phénoménal [...]

Ce virage de l'image spéculaire au double permet donc une première distribution : il y a l'objet échangeable, communicable et l'objet privé, incommunicable, «corrélatif du fantasme», ajoute Lacan sans s'en expliquer, pour l'instant, davantage.

L'autre cas de passage étrange, ou de passage à l'étrange, et qui, aujourd'hui, prend toute sa dimension si on songe aux affaires de don d'organe, concerne le «Je vais te le couper» de la mère castratrice. Très lacanien en ceci, Lacan, loin de s'en effrayer prend la menace dans le fil de sa propre logique, poursuivant le geste jusque dans ses ultimes conséquences. Où serait, interroge-t-il, l'objet en question, une fois coupé ? Réponse : ce phallus flappi sera devenu un objet commun, échangeable. Il y a étrangeté dès lors qu'ainsi pris, cette manière de faire un ustensile de l'objet en question contreviendrait à son statut. Il devient un objet phénoménologique (nouveau trait), amovible (autre trait) ou encore un objet de partage (autre trait encore).

[...] il y a deux sortes d'objets, ceux qui peuvent se partager, ceux qui ne le peuvent pas. Ceux qui ne le peuvent pas, quand je les vois quand même courir dans ce domaine du partage, avec les autres objets, dont le statut repose tout entier sur la concurrence (cette concurrence ambiguë qui est à la fois rivalité mais aussi accord), ce sont des objets cotables, ce sont des objets d'échange... mais il y en a <d'autres> – et si j'ai mis en avant le phallus c'est, bien sûr, parce que c'est le plus illustre au regard du fait de la castration –, vous le savez, d'autres que vous connaissez, les équivalents les plus connus de ce phallus, ceux qui le précèdent, le scybale, le mamelon [...] quand ils entrent [...] dans ce champ où ils n'ont que faire, le champ du partage, quand ils y apparaissent, l'angoisse nous signale la particularité de leur statut, de ces objets antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun, de l'objet communicable, de l'objet socialisé, voilà ce dont il s'agit dans le petit a.

Dressons donc la liste des traits différentiels :

<u>OBJET PETIT A</u>	<u>OBJET PHÉNOMÉNOLOGIQUE</u>
non spéclarisable	spéclarisable
non échangeable	échangeable
non communicable	communicable
non commun	commun
non partageable	partageable
non ustensile	ustensile
non amovible	amovible
non cotable	cotable
non socialisé	socialisé
corrélatif du fantasme	non corrélatif du fantasme
antérieur à l'objet commun	postérieur à l'objet a
en rapport avec la perte	pas en rapport immédiat avec la perte

IV Un catalogue devenu possible

Une confirmation essentielle, pathognomonique du fait que Lacan est là en train de frayer une distinction tenable est la conséquence suivante : il devient désormais possible de constituer un catalogue des objets petit a. En effet, s'il y a possibilité effective de classer, d'inscrire un objet donné quelconque dans (ou hors) cette liste qu'on appelle un catalogue, c'est, ainsi que le remarquait J. Goody²³, qu'il y a un trait distinctif qui fonctionne, qui opère, qui marche, ceci jusqu'au point où toute ambiguïté qui se présente peut être levée ; un trait tel que l'on ne se demande plus (exemple choisi par Goody) si la tomate est fruit ou légume. Commencer à établir le catalogue des objets petit a, comme Lacan s'y emploie d'abord en mentionnant trois de ces objets petit a (mamelon scybale, phallus) puis en disant qu'il y en aurait cinq en tout cas, c'est démontrer, en acte, qu'on dispose désormais d'un critère précis, susceptible, étant donné un objet quelconque, de nous dire s'il s'agit ou non d'un objet petit a.

Certes, il y avait déjà, dans la psychanalyse, quelque chose comme une liste plus ou moins facilement dressable des objets pulsionnels. Le 12 décembre 1962 encore, Lacan avait parlé des «premiers objets, ceux qui ont été repérés dans la structure de la pulsion», et mentionné le sein et le scybale. Pourtant, quelque chose restait alors fort mal déterminé dans la liste des objets pulsionnels – peut-être aussi parce que Freud enseignait que l'objet était, parmi les traits définitionnels de la pulsion, celui qui était le plus indépendant de la pulsion.

— Si l'on se réfère à la succession oral anal génital, la liste des objets pulsionnels se résume à trois. Mis ensemble, ils sont pourtant quelque peu hétérogènes dans leur statut, puisque le phallus à la fois récupérerait à son profit les investissements que, pour cette raison même, on appelle «pré-génitaux» et puisque, réciproquement, ces investissements ont été reconnus dans l'expérience analytique comme déjà phalliques.

— Si, en revanche on élargit, comme le faisait Freud, le registre des pulsions, on devra ajouter d'autres objets à la liste des trois (ainsi le regard pour la pulsion scopophilique). Mais il y aura des cas où l'on ne saura pas très bien de quel objet il s'agit, par exemple lorsqu'on parle de la pulsion sadique. Quel est l'objet de la pulsion d'emprise (*Bemächtigungstrieb*) ? Quels objets différents ont les pulsions agressives (*Aggressionstrieb*) et de destruction (*Destruktionstrieb*) ? Bref, avant l'invention de l'objet petit a, cette liste des objets pulsionnels ne tient pas très bien et, ce 12 décembre 1962, Lacan tente de lui donner une certaine cohérence en disant qu'il ne s'agit

que d'un déchet désignant la seule chose qui est importante, à savoir la place, la place d'un vide, où viendront [correction manuelle de «xoux viendrenx», je vous le montrerai, se situer d'autres objets combien plus intéressants [sic !] que vous connaissez d'ailleurs déjà mais que vous ne savez pas placer.²⁴

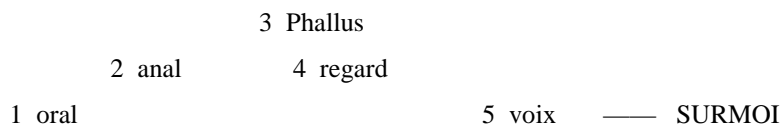
Le 16 janvier 1963, soit huit jours après l'invention de petit a et un mois après la phrase ci-dessus citée, Lacan, selon sa formule quelque peu rocambolesque, «entre dans le catalogue de la série de ces objets». Il le fait dans les termes suivants :

[...] car ce n'est pas vrai, si vous croyez pouvoir savoir la fonction du sein maternel, ou celle du scybale, vous savez bien quelle obscurité reste dans votre esprit concernant le phallus, et quant il s'agira de l'objet qui vient immédiatement après, je vous le livre tout de même, histoire de donner à votre curiosité une pâture, c'est-à-dire l'œil [correction de la sténotypie : lui] en tant que tel, vous ne savez plus, là, du tout.²⁵

²³ L'analyse de la fonction de la liste telle que la fait valoir J. Goody dans *La raison, graphique* (Paris, éd. de Minuit, 1979) est reprise dans J. Allouch, *Lettre pour lettre, op. cit.*, p. 95-96.

²⁴ Jacques Lacan, *L'Angoisse*, séance du 12 décembre 1962, p. 28 de la séance.

Non seulement, à partir de l'invention de l'objet petit a il y aura une liste, qui plus est close, des objets petit a, mais en outre ces objets listés seront inscriptibles sur un graphe. Ce graphe prend acte qu'il y a bien, entre eux, certains rapports. Ce graphe, le voici, dans sa forme de V renversé. Il eut été inconcevable sur la seule base d'une liste floue des objets pulsionnels, il est une preuve du caractère heuristique, au plan clinique, de l'invention de petit a :



On peut appeler ce graphe «graphe des *étages* de l'objet», puisque c'est le mot même que Lacan utilise plusieurs fois²⁵. Le 19 juin 1963, il finit même par numéroter les étages de ce graphe, indiquant ainsi deux choses :

— qu'il s'agit bien d'un graphe, comme tel orienté

— que ce graphe comporte un point d'inflexion au niveau du sommet, le $-\phi$ ayant un statut spécial en tant que petit a. Tant et si bien que l'on peut aussi, usant d'un jeu de mot de Lacan, appeler ce graphe, homologue dans sa forme au graphe du désir, le «graphe du faire l'amourir»²⁷, à mourir de rire évidemment.

Le problème ainsi chiffré nous importe car il est, indissociablement, celui du «faire l'amourir» et celui de l'analyse. Pourquoi cette communauté de problématiques s'agissant de deux questions tout de même différentes ? Parce que le petit a phallique est le stade où s'opère la disjonction du désir et de la jouissance (séance du 19 juin 1963) ; or ceci est précisément l'affaire de l'analyse comme exercice du désir²⁸.

On voit ici la portée de la remarque concernant la notation algébrique, la lettre a comme telle. Elle a ouvert la possibilité de dire à la fois que dans cette liste d'objets il s'agit à chaque fois de petit a, et qu'il ne s'agit jamais de petit a, comme le montre par exemple la séance de ce séminaire consacrée à l'excrément, où la fonction de la perte est référée non pas à l'excrément mais au phallus, où la perte de l'excrément n'est prise, parfois, comme très problématique, que pour autant qu'il s'agit alors non de l'excrément mais du phallus²⁹.

V Conséquence sur le rapport sexuel

Nous ne développerons pas ici l'une des conséquences majeures de l'invention de l'objet petit a, celle qui concerne la théorie du «faire l'amourir», autrement dit de la baise, terme

²⁵ *Ibid*, séance du 16 janvier 1963, p. 14-15 de la séance.

²⁶ *Ibid*, séances du 15 mai 1963, où il ne s'agit encore (p. 1) que d'une «liste», du 22 mai, où il est question (p. 1) des «étages objectaux», du 12 juin, où il s'agit (p. 29) «des cinq étages, si je puis m'exprimer ainsi, de la constitution de a dans cette relation de S à A [...]», du 19 juin, où (dès la p. 1) les étages sont numérotés en tant que stades, différents comme tels des stades abrahamiques. Cette séance comporte un schéma (le graphe de l'objet) à propos duquel on ne peut éviter de convoquer, en sa forme même, le graphe du désir.

²⁷ *Ibid*, séance du 29 mai 1963, p. 17 de la séance.

²⁸ Cf. *Littoral* n° 27/28, Exercices du désir, Toulouse, ERES, 1989.

²⁹ Sur la fonction spécifique du phallus, cf. les séances du 29 mai, p. 6 & 17, du 19 juin, p. 2 & 3.

aujourd'hui doctrinalement moins chargé que celui de «rapport sexuel». Comme celles que nous venons de présenter, cette conséquence est immédiatement présente, engagée. Mais cet engagement reste comme a minima, et seule la suite lui donnera son plein dépliement. L'étude des étapes de cette suite ne saurait s'inscrire dans les limites imparties à un article.

Conclusion

Concluons plutôt, en forme de résumé. L'invention de l'objet petit a par Lacan le 9 janvier 1963 est venue résoudre (au moins provisoirement) une grave crise que traversait son frayage, menacé de contradiction interne. La menace était réelle. En sortir fut le fait d'un acte de formalisation, mais soutenu par un passage à l'acte qui en disait les limites du point de vue de la transmission de la psychanalyse. Qu'il y ait eu ce jour-là un des rares événements majeurs du parcours de Jacques Lacan, on en a voulu pour preuve les conséquences que lui-même en tira quasi immédiatement.